



L'île des anamorphoses
version de Charlie Galibert
L'été noir

« J'écris un pays disparu, dont je serais le dernier survivant, heureux, mais à la recherche de frères et de sœurs égarées, car ce pays est celui d'une enfance dévastée par le monde et le temps, colonisée par les nouvelles cultures de rapport et les citadins en fuite venus monter des murs à la campagne. J'écris un pays dont j'ai conservé l'arcane des noms, dont il suffit d'écouter la voix pour gagner une extension à l'intérieur de soi, et que je me récite à voix basse, jour après jour, pour en confirmer le charme et l'infinie ancestralité, car ces noms appartiennent à ce pays et à moi (et j'appartiens à ce pays), ainsi, lorsque je disparaîtrai, il ne restera personne pour les susurrer et le pays, disparu, chantera seul, à voix basse, pour se bercer. Je crois que c'est déjà le cas. »

Le bateau est propice aux ébats. Son lent balancement est fait pour les lascifs passifs. Une fois le rideau tiré sur le hublot, pour que la mer ne nous voie pas, la douce pénombre nous fait comme une alcôve. Le ciel pour baldaquin, la mer pour couche, nous allons lentement, au gré des vagues, entre les reins l'un de l'autre. Parfois un poisson volant passe devant le hublot en nous saluant avec une moue très sérieuse. La mer forçait un peu et nous allons plus profond l'un dans l'autre. Quand l'écume joue sur les vagues, l'auréolant d'une couronne crémeuse, nous nous épanchons en criant fort. La mer a plaisir de nous comme nous avons plaisir de la mer.

L'île surgit de la mer. Paysage, montagne, sculptures géantes des vallées tremblent et s'effacent dans la chaleur blanche de l'été, coulent dans le ciel décoloré ainsi qu'une aquarelle fanée. Voilà le bleu et sa douce déclinaison jaune en vert, les bruns infinis des rochers passant sur la montagne leur langue de mousse et lichen, les noirs de la réflexion de la matière sur elle-même. Voilà la lumière et l'ombre. L'été éternel dans lequel le peintre range ses pinceaux.

À l'hôtel, à *Bastia*, plein de références paolistes, un an après jour pour jour, j'ai pris la même chambre, celle avec la reproduction du *lac du Capitello*, dans lequel nous



avons bien failli tomber, la première fois que nous nous étions aventurés en montagne, surplombé qu'il était par un névé terrible où les randonneurs avaient marqué de profondes traces pour les inconscients comme nous.

La chambre avait un grand lit au matelas dur où l'on avait fait délicieusement l'amour sous un ventilateur de plafond qui nous rappelait notre case *de La Réunion*. Fatiguée par le bateau, la petite dormait déjà depuis longtemps ; pour une fois, elle n'était pas venue se coller entre nous deux.

On n'aime jamais trop. C'est juste qu'il devrait exister un sentiment encore plus fort, intense et profond. Mais il nous dévorerait tout cru et nous emporterait loin de tout, du monde, des autres. Alors, il reste l'amour pour nous garder en vie et envie.

Le lendemain matin, j'ai pris la route du *Cap*.

Au large du port de *Bastia*, il y avait des bateaux de croisière. *Independance of the see*, 3634 passagers, 1360 membres d'équipage, 338 m de long sur 56 m de large, *Meinschiff Zwei*, 2790 passagers... Étrangeté à passer auprès de ces *navires-choses* géantes rangées sur le port, pareilles aux façades des immeubles de *Lupino*, juste en face. Croisiéristes vivant à poil sous leur ventre comme chez eux, se photographiant sur des terrasses identiques, des transats, de petites tables pour s'alcooliser. Je relève là, en bas, à droite, derrière la baie vitrée, un homme seul, les bras ballants, le visage blanc, le regard fixe.

Le plus terrible, dans ces HLM maritimes caboteurs et cabotins, ne serait-ce pas l'image qu'ils renvoient, depuis la mer, de ce que sont devenues les îles : des escales, des bites d'amarrage à cartes postales. De ce qu'est devenue mon île, ces immeubles marins anticipant à peine le destin des insulaires dans leur deux-pièces avec terrasse regardant la mer sur leur écran plat géant, adorateurs de voitures et d'hypermarchés comme un pays en voie de sous-développement.

Je fais une première halte sur la première plage de l'été dernier. L'été jaune. Envahie d'algues. Dans le sable, une femme enceinte creuse un trou sous sa serviette pour pouvoir se coucher sur le ventre. S'y reprenant à plusieurs fois. Image et comportement obstiné, animal. J'imagine en elle une petite fille aux cheveux tressés ornés de perles multicolores cliquetant dans les vagues et les algues.



Depuis les années vécues ici, je me suis confectionné une collection d'enregistrements des plages du monde où je me suis rendu : Les Mascareignes, Les Antilles, l'Australie. Bien sûr, aucune atmosphère n'est semblable à aucune autre ; bien sûr, je les reconnais chacune parmi toutes les autres.

Les pires sont celle des stations balnéaires asiatiques, équarries dans le voisinage cumulé des voitures, des trains, des avions et des bateaux, où l'on se sent toujours menacé d'arrivée ou de partance, où l'on n'est jamais là où l'on est. Elles s'appellent *Beach Paradise*, *Coco Land*, *Lounge Bar Excelsior*. On y entend toujours les mêmes sons : cris d'enfants, de parents, jeux de balle, ronronnement de moteurs, conversations dont on ne perçoit que le bourdonnement, éclaboussements, rires, pleurs.

Parfois il arrive que l'on entende une vague, ou deux. Le plus souvent, la mer est partie.

Les plages sont tellement laides qu'elles auraient pu s'enfouir dans leur propre sable.

La plus belle est *Giorgio*.

Même le *Trinicheddu* ne s'y arrête que sur la pointe des roues.

Giorgio dort dans le berceau de sa crique sous le soleil de toute éternité.

Elle a toujours été là, elle sera toujours là.

Elle a tendance à transformer chaque invité en un nourrisson qui aurait tout à apprendre, une chose rose et nue, doucement assoiffée. Elle a le pouvoir de faire défiler votre vie à l'envers, jusqu'au moment de votre naissance. Alors tout peut commencer.

Je l'entends, elle m'appelle. Je suis déjà parti. Je suis déjà arrivé. Voici le premier matin du monde. Ô Mère, je t'ai retrouvée.

Ce dernier jour de juillet est un petit matin d'une exquise délicatesse. La mer est étale jusqu'à l'horizon, claire, lumineuse, ridulée de petites mains. Sous la surface de l'eau, c'est tiède comme une poche utérine. Sur l'horizon, un fin duvet transparent flotte en laissant apercevoir derrière et au-dessus de lui des nuages de chantilly éclairés de l'intérieur par le soleil levant. À ma gauche, le relief des montagnes se découpe dans la lumière rasante avec la précision d'une miniature. Derrière moi, le ciel, l'air, la mer, la lumière même sont noirs. Je flotte sans aucun effort dans le ventre marin de lumière. J'ai porté mes mains à ma bouche d'étonnement, émerveillé, captif. L'horizon se fait les



ongles d'une touche de rose. J'aurais dû nager jusqu'à lui, pour disparaître dans tant de beauté, mais j'ai été pris par la main par la mer.

Puis le soleil a bondi de derrière les nuages de chantilly, comme un enfant qui brise tout.

Elle ne m'aide guère. Elle n'a que le stoïcisme comme bâton de marche, le stoïcisme sous les étoiles et une sorte de Grande Santé nietzschéenne qui lui fait traverser la vie avec des yeux ronds, grands ouverts, un appétit, une curiosité, un étonnement que tout émerveille, contagieux pour les autres. À l'exception de moi-même.

À *Rogliano*, les Éoliennes sont autant de croix tournoyant sur elles-mêmes, *Jésus et Barabbas* composant un androgyne primitif, *Quichotte*, les *Apôtres*, mais aussi le symbolisme magnétique, le transfert du tellurique par le vent, de petits *axis mundi*. Jeu d'échecs avec les vrais tours du Cap et la beauté indescriptible du paysage.

Sans doute existe-t-il un monde d'une telle beauté qu'il vous coupe le souffle, une terre qui vous apprend à respirer autrement. Et la montagne dressée sur l'eau y arrache la tête de chacun de ses enfants pour en faire un point sur son île. Je conçois l'orgueil qu'il y a d'appartenir à ce lieu de beauté où la montagne le dispute à la mer en majesté, où les Élémentales Forces se sont rencontrées pour exhausser du fond du monde cette figure majeure de l'Être. Mais le percevoir ne me le donne pas en partage, ni ne m'offre cette épaule large et confiante sur laquelle poser la tête pour regarder la mort en face et vivre sans se poser la question d'arrière-monde de la vie à vivre.

Même pendant le sommeil, l'Île veille, debout sur le seuil de la maison, la porte toujours ouverte, car l'hospitalité est encore la meilleure façon d'appivoiser l'ennemi, l'étranger, l'Autre. De retourner son arme contre lui.

Le sourire est d'abord une façon de montrer les dents

À midi je me suis arrêté à la *Chapelle Saint Nicolas* tout en haut du *Cap*, avant de basculer sur la *Côte occidentale* et de descendre vers *Nonza-Des-Merveilles*. Nous avons relevé sur le crépi en ruines de ce qui avait su être l'autel d'infimes restes de peinture, bleu, orange, qui m'avaient mis l'eau à la bouche et des couleurs au bout des



doigts. Le soleil jouait dans les perles multicolores des tresses de la petite. Elles cliquetaient en projetant des touches de lumière sur les restes de crépi.

Le joliment naïf *Saint Nicolas* peint sur un galet placé dans une niche a disparu. Mon petit mot sur un bout de carton roulé dans un interstice du mur est toujours là mais la date n'a résisté qu'en partie : *26 juillet 20...*

J'ai eu envie de sortir le Glock de ma poche. Envie du sorbet de métal glacé et huileux à fourrer dans la bouche. Mais je l'avais laissé dans la boîte à gants.

Je suis descendu par la route où les incrustations de gypse dans les rochers illuminés de soleil font comme de l'argent à profusion. L'été dernier je lui avais dit que cette mine d'argent à ciel ouvert serait mon cadeau de fiançailles.

À l'entrée de *Centuri*, j'ai garé la voiture à l'ombre d'un figuier et j'ai pris le chemin qui monte au hameau de *Camera*. Après l'église *Santo Domenico* on s'était promené dans le cimetière aux chapelles familiales grandes comme des châteaux. La mer scintillait loin en bas. Le bleu s'avancait dans le ciel, l'horizon pour balancier. On avait trouvé l'endroit tellement accueillant qu'on avait projeté d'y faire disperser nos cendres.

Je lui avais dit qu'on pourrait même louer le gîte d'étape sous le campanile pour y passer une dernière nuit avant d'y mettre le feu pour que nos cendres soient déjà sur place. Elle n'avait pas trouvé cela drôle. *Santa* non plus quand je le lui avais raconté.

Il faisait une chaleur intense, terrible et sèche. J'aurais très bien pu me consumer instantanément. J'ai battu en retraite entre les tombeaux ruinés tandis que coulait du gîte une mélodie fraîche jouée au piano.

J'ai repris la route de *Barrettali* à *Canari* où l'on s'était fait très peur, avec les à-pics vertigineux sur la mer, à notre droite. Dans le crépitement d'incendie du maquis, la route cent fois mal refaite se rengorgeait de n'avoir qu'une seule voie, dont on ne savait guère si c'était un aller ou un retour. Pendant un bon quart d'heure, il sembla que c'était sans retour. Heureusement, nous n'avons croisé qu'une horde de motards hollandais dégoulinant de sueur dans leurs combinaisons de cuir noires, s'échangeant des bouteilles de bière sans arrêter de rouler. Sur le côté gauche, une inscription sur un



rocher portait avec rage « *indigens are mad drivers* ». La petite a été malade. Il a fallu s'arrêter.

À *Canari*, le gérant ne m'a pas reconnu, mais il m'a redonné la chambre du *Couvent Saint François* où l'on avait projeté de revenir l'hiver. Je la revois, allongée nue dans le jour bleu de l'été jaune de la chambre, sous la treille aux abeilles qui dessinaient, par la fenêtre, l'ombre d'un grain de raisin sur la pointe de son sein que j'avais délicatement cueilli entre deux doigts, sans l'éveiller.

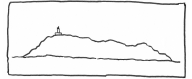
Dans l'église du *Couvent* dont le gérant m'a cette fois encore prêté la clef, je m'attarde dans la fraîcheur, au pied de l'autel, sur la tombe de la gisante, une mère et son enfant emmaillotée, telle un sorbet de vanille pris dans le marbre glacé. Un peu jauni par le temps, la mère et l'enfante de marbre sont à la mode caramel beurre salé de ces dernières années.

Dans la sacristie, une bibliothèque chancelante abrite des disques religieux, des missels, des livres d'heures, des catéchismes. Je découvre une bible apocryphe en latin non datée *Concordantias bibliorum anamorficorum sacrorum* illustrée d'enluminures vives, aux pages mangées par les vers et à la couverture durcie et craquante. Elle est très mince, à peine quelques dizaines de pages. Je lis les premières lignes : « *In principio, et spiritus Dei ferebatur super aquas. De primo die creata sunt ecce insulae quasi in puncto tribuit sese transformandi in aeternum. Et vidit Deus quod esset bonum. Cogitando quasi volantes turtures insula. In hoc loco, quae illi nihil opus esse, ut nominatur. Fine initia essent omnia. Inter Alpha et Omega. Inter ab Aleph, et Zahir¹.* » J'ai oublié le latin de mes années-collège, toujours au fond de la classe, près de la fenêtre, à regarder la mer et le ciel, les bateaux qui partaient et arrivaient. Je la glisse dans le holster sous ma chemise, à même la peau. Je m'en lirai des passages ce soir, pour la beauté des sons et des enluminures en grapillant un raisin de notre treille.

6

Ce matin, réveil vers quatre heures.

¹ « *Au commencement, l'esprit de dieu planait sur les eaux. Le premier jour, il créa les îles comme un point de devenir dans l'éternité. Et il vit que cela était bon. Et l'île était pareille à la tortue volante de la pensée. En ce lieu les choses n'avaient pas besoin d'être nommées. Elles furent à l'origine et à la fin de toutes choses. Entre l'alpha et l'oméga. Entre l'Aleph et le Zahir* ».



Dans le moment béni de la quiétude nocturne, avant les premières lueurs, je suis presque touché par une injonction de gaieté. Quelque chose d'organique, au plus profond de la poitrine, m'ouvre en deux, de telle sorte que le monde de la nuit, à la fois immense et – de ne pouvoir être circonvenu par le regard et les sens –, minuscule, puisse entrer en ces deux infinis : le *Tout Grand* et le *Mieux Petit*. Le mécanisme pétulant fonctionne gentiment quelques secondes, puis, un chant de coq, une bagarre de chats, un craquement dans le couloir, produisent un déclic de clenche. L'ouverture se referme sur moi.

J'aime moins le jour, le soleil, et son mensonge cru sur les choses, sa soif méchante des contours et des précisions. Sa dentition réaliste.

Oh ! la nuit et son enveloppement, sa substance précieuse et vague, son parfum de vagin bleu-noir ! La nuit à vivre, sans se défendre.

La joie, même immense, n'est pas le bonheur, même minuscule. Alors, tant pis : que le jour se lève donc ! Je me vengerai en faisant un clafoutis avec les dernières reines-claude du jardin, au retour.

Décidément, le souvenir du grain de raisin m'obsède. Sur la page de titre de la bible, j'écris un poème que j'ornement de quelques jeux de couleurs des Caran-d'Ache que je trimballe toujours avec moi.

*« Nous dormirons enlacés sous les branches
Comme des corps aimants
Des corps aimés
Et l'eau coulera sur nos fronts
En un baptême bleu
Où viendront boire les bêtes douces
Et la pluie sainte rafraichira tes lèvres
Tandis que le soleil occupé aux papayes
De son œil enflammé touchera nos autres sens
Et nous éveillera neufs et beaux
Ultimes avant la chute »*

Au matin, je roule vers *Giottani* à travers les mines d'argent de nos fiançailles, je me baigne à la marine d'*Albo* où elle m'a appris à reconstituer une topologie Terremer



juste en faisant la planche : cris d'enfants côté plage, jets skis et baigneurs côté mer, silence du ciel au-dessus, chuchotis des galets dessous. Je joue à la sphère roulant et dansant sur l'eau. Le sel me pique un peu trop les yeux.

Je traverse les *Agriates* et ses circuits de 4 X 4, ses cabanes en bois proposant des sandwiches, des chambres, quoi d'autre ?

Je mange une glace à *Corte*. J'en prends une énorme, pour trois.

Dans l'après-midi j'arrive à *Vivario*, chez *Santa*, notre amie, qui m'a proposé de me prêter la maison de son grand-père, comme l'an dernier.

Du fait que c'est l'unique route transversale de l'île, toute la circulation des poids lourds entre *Ajaccio* et *Bastia* passe par la rue principale de *Vivario*. Cela semble un attentat au camion perpétuel. Le village tremble. Les cloches tintinnabulent, les fruits roulent des étals, les habitants perdent les cheveux, les yeux, les dentiers et les stérilets, les bibelots coloniaux ancestraux au plus profond des maisons tombent des cheminées, les œufs des poules, les tomates de leur pied, la fontaine se pisse sur les chevilles, les alcooliques ont leur verre toujours vide, la route se soulève et retombe en cadence à chaque passage.

L'air est joyeusement carboné. Passent les transports de poubelles de toute l'île au sillage odorant.

Le train – car il y a aussi le train ! – tente, timidement, de se faire entendre.

L'asphalte retourne au pétrole, les montagnes au magma originel, le maquis monte se réfugier vers les sommets, et le mari de l'épicière ne veut pas accéder au rêve de départ de sa femme pour un camping de la côte sud parce qu'il lui faut « respirer l'air du village tous les matins ».

Ah oui, les morts jouent bruyamment aux osselets.

Seule la neige, l'hiver, à raison de tant de bruit et de fureur parce qu'alors, on ferme le *Col de Vizzavona* et la circulation est interrompue, le temps des chasse-neiges.

Alors, prudemment, œil après œil, oreille après oreille, bras et jambes après bras et jambes, on ressort les enfants et l'on peut rire autrement que sous l'emprise du pastis.



Mon août traditionnel a changé d'espace-temps. Il a migré avec son petit baluchon de refuge de pierres aux rideaux bleus sous le soleil de treize heures et le pépiement des guêpiers, en empruntant les sentiers parfumés et brûlants puis les routes à l'asphalte fondante, marchant sur le fond de la mer, prenant pied sur l'autre rive, continuant son périple gyrovague à travers les pays et les océans, d'un pôle à l'autre, et l'Équateur et les Tropiques, tricotant le patchwork de son amertume des fuseaux horaires traversés.

Je suis entraîné dans le sillage des Grands Seigneurs des récits des temps passés, caparaçonnés d'armures d'argent et d'habits colorés, les yeux gris, imposant et lugubres, galopant dans l'ombre chantante des grandes forêts, trébuchant d'Occident en Orient, qui m'ouvrent le monde, au milieu de la source des larmes et du déchirement – le souvenir du bonheur n'est plus le bonheur, le souvenir de la douleur est la douleur encore.

Je suis devenu un arbre qui pousserait en moi, sans pouvoir m'élancer dans le ciel ni m'enfoncer sous terre – Elle et la petite gisent en quelque neige éternelle comme deux reines foudroyées –, et je ne vois plus entre moi et le monde – dans la moindre fissure de bois ou de pierre, le moindre événement, bruit, son, la moindre lumière et musique, la plus grande montagne comme la plus infime poussière – que ce que j'ai perdu et qui ne reviendra pas.

Nous allons à la Rivière sous le *Pont du Vechju*. Le Pont chante sous le vent. Un long son fluté. La rivière coule dans la pupille verticale des chèvres. La montagne est fierté, débordement, dressage des formes fauves, topologie sensitive.

Est-ce là mon hôtesse désormais, envolée des vieux calendriers des Postes dans lesquels de futiles chatons tentaient de nous faire croire que le monde était doux et vivable, que la vie était un cadeau. Mensonge ! mensonge ! Tout cela dormait dans la chaleur sèche qui allaitait ses incendies avant de brûler l'été entier comme un fêtu, une petite fille aux perles multicolores dans les cheveux, trébuchant dans le sentier et tombant tête la première dans la vie et le ravin. Ô lumière Ô bleu Ô ciel Ô montagne, rien ne sauve, rien ne dure pour que tout dure éternellement.

Chaque instant est un commencement. Ils vont. Elles viennent. Chaque commencement est un recommencement. Ils marchent. Elles dansent. Ils tournent



ensemble. Se croisent. Le modèle de leur déambulation est celui des rats dans un labyrinthe. C'est lorsqu'ils sont le plus près les uns des autres qu'ils en sont en même temps le plus éloignés. Ils sont à la fois Ariane et le Minotaure. Le fil rouge du sang dans la clarté du ventre et l'imperceptible mouvement des testicules contre les cuisses. Ils se cherchent du regard. Ils se frôlent. Ils se fuient du regard. Ils s'affolent. Tout le jeu, le principe, le modèle – c'est un trésor aussi vieux que les étoiles et la mer – consiste à faire croire qu'ils ne se voient pas. Qu'ils ne se regardent pas. Ils ont appris cela très tôt. Cela se transmet par le ventre. Elles savent depuis l'enfance la science intime du labyrinthe. L'axe premier des chattes. L'axe premier des bites. Là dans la rue qui descend dans la terre jusqu'à rencontrer parfois l'eau saumâtre du niveau de la mer, ils jouent à ne pas se rencontrer. Ne pas se rencontrer est l'art suprême de la rencontre. Cela se pratique sans un mot. À peine parfois un pli de lèvre qui joue avec la bouche à faire croire à un sourire. C'est difficile de se fréquenter ainsi, sur cette portion d'avenue, *Le Cours*, entre la Poste et les cafés, qui concentre l'essentiel de la vie, la vie d'hier, la vie d'aujourd'hui. Demain, on ne veut pas savoir. Demain est déjà là bien assez vite. Elles ont l'allure grecque, le port crétois. Ils ont les poils hérissés du Minotaure. Son odeur de pisser, de sperme et de sang. Ils savent le secret du silence. Elles taisent le secret du silence. À l'église, ils ne glissent ostensiblement que des billets au moment de la quête. Ils veulent entièrement qu'on les remarque. Dans une discrétion assourdissante, elles ne se montrent pas pour que l'on ne voit qu'elles. Ils rêvent d'être l'acrobate sur les montants de bois au-dessus de l'autel. Elles s'y imaginent nues, clouées délicieusement, avec un pagne léger qui joue avec la toison de leur ventre et leurs cuisses. Toujours cacher pour montrer. La petite, avec ses perles multicolores dans les cheveux, glisse la main dans la main de la grande. Elle murmure : je veux toujours continuer à dormir contre toi, entre vous deux, pour l'empêcher de te toucher. Elle n'est pas si petite que cela, douze ans peut-être, un duvet blondit son ventre déjà, elle saigne depuis quelques semaines. La grande lui serre la main plus fort. Elle dit, la petite : « si je continue, il finira par partir ». La grande d'un souffle entre ses dents : « si tu continues il nous tuera ». Car elles l'ont croisé, là, à l'instant, sur le *Cours* des regards duplices, il a sa main dans la poche de son pantalon, sur la bosse près de la bosse de son sexe, l'autre bosse, noire, glacée, du Glock qu'il a toujours sur lui. « J'ai deux bites, il dit, une pour exciter l'autre, les deux pour vous tuer toutes les deux, une seule balle suffira, elle traversera vos deux têtes, les perles multicolores rouleront par terre, je l'ai



coulée moi-même, je l'ai faite bénir, elle est en argent, l'argent tue mieux, il vous enverra au paradis où vous aurez l'éternité, pour me regretter, me maudire ». C'est un pauvre type, un pauvre mâle, un tout pauvre dans sa tête, mais il connaît bien les règles du regard et du silence. On ne peut pas savoir si c'est vrai ou pas vrai, mais c'est mieux de les avoir à soi et d'errer là, sur le *Cours*, dans la chaleur sèche de l'été. Tout ce jaune lui coule dessus, la lumière, le soleil, qui brûle, fond, tout ce bleu devenu blanc, le ciel embué au-dessus du ciel, la brume de chaleur danse et fait remonter dans son crâne en feu les bêtes des abysses, et descendre sous son crâne en feu les oiseaux des grandes hauteurs, les grosses voitures, les avions de combat, les fusils, les sangliers, le chevelu des sentiers, le goudron des routes fond dans ses yeux, la poussière vole au-dessus du trou, de la rue. Le *Cours* descend dans le trou, au milieu des fragrances sèches de sexe, des gémissements de sexe, des cris, vagin, pénis, anus, sperme, sucs, merde. Ça coule, ça tourne, ça danse, ça dessine des spirales terribles, les boucles goudronnées du labyrinthe, la fractalité aiguisée du labyrinthe, les regards effilés comme des rasoirs, mensongèrement aveugles, les deux axes des sexes qui croisent leur fer sur le trou de l'abîme brûlant de l'été, jaune, bleu, blanc.

Il n'est pas de second axe, seul tremble dans la lumière le labyrinthe au rêve de sang.

Grande brebis blanche, petite brebis noire, ce qui vit vit, ce qui meurt meurt.

Le rêve de sang du labyrinthe attend. Le labyrinthe le sait. Les hommes le savent. Les femmes le savent. Il n'y a aucune présence de l'autre côté de la mer. La mer n'a pas d'autre côté. Depuis cet instant la petite aux perles multicolores aussi le sait.

Santa nous aime bien, elle voit combien nous semblons perdus, naïfs, inadaptés. Elle nous emmène à la rivière, ramasser des mures ou marcher en forêt. Elle nous raccompagne le soir par des chemins qui allongent le retour en empruntant le haut du village. Une fois, elle a porté dans ses bras l'enfante endormie jusqu'à la maison de son grand-père où elle nous loge. Elle aime faire cliqueter les boucles multicolores dans ses cheveux.

Nous devrions nous consacrer ainsi à ceux qui nous aiment, nous aidant à ouvrir la lumière dans la nuit ainsi qu'un livre d'or porté à bout de bras, mais conservant cependant l'obscurité intacte, sans traces de doigts ou de lèvres. Qui savent respecter



nos mots autant que nos silences, dont on se plaît à regarder les yeux et le visage. Avec lesquels nous pourrions faire un élevage à taille humaine de jours et de nuits.

Nous avons repris la route de *Muracciole* en espérant ne pas croiser, comme lors d'une promenade antérieure, un enterrement. Mais non, l'enterrement muracciolien annuel avait bien été programmé à notre précédent passage, voilà presque une semaine. En passant devant le cimetière, nous avons salué le nouveau mort. Il a l'air de bien s'entendre avec les anciens, adopté pour de bon, qui lui ont fait une place dans la chaleur étouffante sèche et brulante des tombes d'août. Nous avons croqué des prunes minuscules, de petites pommes éteintes depuis dix générations partout ailleurs dans le monde, touché de grands pins et d'immenses châtaigniers.

Le chemin défoncé descend dans le sous-bois vers la bergerie. Un chien nous a accueillis, la bergère nous a hélés de loin. Passées deux ou trois barrières de fortune, nous sommes arrivés à la *bergerie*. Aussi bien on pourrait l'appeler *Bergerie du ciel*. Le berger, la bergère et leur bergeron nous ont accueillis de la main, du sourire et de la voix. Bien sûr ils ont adoré la petite.

Il y eut, parmi les paroles douces échangées, envolant cet échange de vie dans une rencontre nimbée de lumière, au milieu de chats câlinant dans l'herbe et parmi le tintement des sonnailles des brebis proches, sous un porche de frondaisons attentives, un soudain souffle de vent long et puissant qui fit chanter les châtaigniers, les frênes, et qui, je le jure, fit demi-tour pour venir nous regarder et nous écouter au-dessus de l'auréole que dessinaient nos sentiments, et tout, nous, les chats, le porche, les humains, les arbres, les mots, fut emporté un petit temps au-dessus du monde avant que le vent ne redépose l'ensemble d'entre ses mains dans un parfum de verveine, et remonte, je le jure encore, en souriant, vers le col de *Murtello*.

Je m'efforçais, les nuits qui suivirent, dans mon insomnie récurrente de trois heures du matin, de revivre cet instant, sons, vent, clochettes, arbres, voix, sourires, pour m'aider à retrouver le sommeil et chasser le vertige aigre qui caractérise les nuits de cet aout jaune. Ni paradis ni mystique, une stase dans l'espace-temps de la mutation historique de l'île vers l'individualisme, le consumérisme, la rente touristique, irréversible, souvenir des années envolées redéposées un instant dans ce lieu réticulé



caché de l'appétit et de la perversion humaine où quelque chose demandait à être perpétué et préservé.

Entre les évocations de sa vie, de ses choix, de ses vagues regrets, ses cauchemars récurrents de routes chargées de voitures de camions de touristes arrivant chez eux, la bergère dit à son fils : « *Quand nous ne serons plus là, garde et prends ce que tu veux et brûle le reste, que personne n'en fasse un usage inadéquat et que tout retourne à la nature, dans l'état où nous l'avons trouvé quand nous sommes arrivés.* »

L'été jaune et bleu a chanté ce jour-là sa chanson préférée.

Est-ce à dire que nous ne changeons pas, que rien ne nous change, que, juste, à peine, insensiblement et sensiblement nous devenons ? Et peut-être est-ce cela la vie ? N'est-ce que cela vivre ? À moins qu'à n'être que le rien que je suis, tout cela n'ait, en fin de compte, aucune importance ? Que même ton regard, tes mots, tes mains, même ton amour n'aient déjà jamais existé ? Ainsi passe la vie et les regrets succèdent aux désirs sans que nous sachions trop comment ce qui n'a pas été remplace ce qui aurait pu être. Ce qui a été devient hiver.

Monoprix d'Ajaccio. 4 d'août. Le rayon des seaux et pelles de plage côtoie celui des trousseaux et cartables de rentrée. Un petit garçon est debout au milieu entre rire et larmes. Interloqué. Il semble hésiter entre Peter Pan et le Capitaine Crochet. Entre le rêve de Noël et le service après vente. Il expérimente la sensation terrible du temps passé avant même qu'il ne soit passé, l'impossibilité de jouer à remplir une trousse de sable. Le chant des vagues étouffé par la sonnerie de la fin de récré !

Et puis cette curieuse position que j'ai pour l'observer, planqué derrière le rayon des livres : caché derrière le *rayon littéraire* de Monoprix !

Lui, bien sûr, ne me voit pas. Lui, le petit enfant de Buridan.

Personne ne voit qui je suis. Sans doute parce que je ne suis personne !

Ajaccio. Plage du *Ricanto* – il y a quelques décennies, on l'appelait « *Tahiti* », sans doute par quelque complexe exotique de colonisé à la fois trop près et trop loin de la métropole. Lorsque l'on nage pour retrouver sa serviette de plage au milieu du baigneur collectif, on progresse vers les deux cheminées du *Vazziu*, centrale au fioul



lourd d'un autre âge, dont l'alternance de blanc et de rouge n'atténue pas l'impression, entre le Port d'un côté et l'Aéroport de l'autre, que l'on nage en quelque prison bleue encadrée de deux gendarmes qui menotent l'ouverture et la fermeture de l'Île. Pour peu que la conscience que l'on a de sa liberté n'atteigne pas la connaissance du déterminisme de ses limites, nager en prison est encore nager. Ainsi les barreaux font-ils de jolies rayures aux poissons

Baptême en l'église du village. Le prêtre, jeune, ne parle pas, il chante tout ce qu'il dit, enfin, il chantonne, ainsi que le ferait un enfant qui voudrait ritualiser son langage. Tout cela ruisselle de faux amour, de foutre ravalé, de grande illusion sanctuarisée. Il y a du sang, aussi, qui dégouline de tant de christianisme et de ses dévastes universels.

Dans l'église, la statue de la Sainte, est d'un blond vaguement suédois, toute de rose vêtue, ses pieds délicats pointent au bas de la robe et je ne peux m'empêcher de la voir, Elle a la bible du *Couvent de Canari* à la main, ouverte à la page de mon poème multicolore.

Chaleur de fin du monde. Je m'attends à tout instant à voir surgir une escadrille de frelons remontés contre mon intrusion dans leur territoire caniculaire. Suis allé au bout de notre chemin regarder *Le Village* éternellement perché au-dessus de son ravin. Et la pensée, la même, toujours, m'a pris, qui dressait là *Le Village*, éternellement, après ma mort, comme il avait, éternellement, toujours été là, avant ma naissance.

Les lieux, le temps, le silence obstiné des arbres stupéfaits de cette chaleur me pressent d'accepter, de participer, de réclamer cette inclusion de ma propre chair dans le *Grand Être*, de l'adorer, et c'aurait été le signe que j'étais d'ici, tout droit poussé, sorti, tout en long, de cette fichue terre jaune, sèche, craquant dans l'été. Le dernier frelon est étendu dans l'herbe sur le dos. Il ressemble à *Joe Dalton*.

Vingt-deux heures. À présent l'Ourse est à la verticale de la maison familiale où je dormirai seul ce soir, elle semble la tracter dans la nuit. Et c'est là le *Premier Axe*, celui qui relie le ciel à la terre. Viennent ensuite *L'Île* même comme axe de la terre à la mer, puis *Le Cinto* comme axe de *L'Île*. *Varmorese*, *La Punta*, *Le Col* constituent autant



d'axes de la commune. Et le cimetière. Sur tout le territoire s'élèvent d'autres axes, petites excroissances ou sommets, pareils à des pompes branchées sur des puits énergétiques connectant les profondeurs de *L'Île* aux profondeurs du ciel.

La rencontre de la bergère, voilà déjà deux jours, demandant des nouvelles de la petite, une année après, a bouleversé ma perpétuelle mélancolie, mon éternel abattement. Assurément, elle ferait une excellente professeure de psychologie positive. Et je comprends mieux, à rebours, pourquoi je voulais un temps être berger.

Dans la maison, je refais le cheminement *intimuscule* qui me mène de mon lit d'enfance à la salle de bains, me guidant même dans l'obscurité complète de la nuit, le discret sentier creusé entre la cuisine et le salon, les points de vue sur l'extérieur qu'offrent les fenêtres, l'intransmissible science de la douceur des lits avant l'endormissement, les rais de poussière des fenêtres dansant dans l'or bleu, l'éternité inquiète des recoins et des tiroirs, la douce transhumance des chemins qui, partant de nos seuils chéris, nous promène jusqu'à l'extrémité fragile de nos mondes personnels, le collier de perles de nos années oubliées dont le joug nous courbe vers le sol, le triomphant soleil pétaradant de trompettes de bonheur de nos enfances, ignorantes du mal et du pire, le sentier glougloutant des ruisseaux qui coulent de nos cœurs par nos yeux, le babil discret de notre salive amoureuse des bêtes, des arbres, des pierres, la bâche du ciel bleu cousu des nuages, blancs des bonnes fées, gris des *streghe*, noir des carabossantes névralgies automnales au ventre aussi doux qu'une fourrure, les *wigwams* abandonnés dans la neige de janvier, l'incendie du vert au printemps, et toutes ces sensations aiguës, terribles, intenses, brutalement apparues, pour lesquelles nous n'avons pas de mots, pas même de main pour les saisir, caresser, et qui fuient de nous à peine survenues, et les larmes qui nous viennent quand tout s'en va, tout s'en est allé – car tout s'en va, tout s'en est allé.

Réveillé en pleine nuit, vision d'une chose nue et noire, à écailles, pleine de petites pattes griffues mais ne faisant aucun bruit sur le carrelage, hérissée d'antennes articulées aussi, et d'yeux noirs et impitoyables, traînant une drôle de queue derrière elle : bon Dieu, le temps, c'est le temps !



Je suis injuste ; si ce n'est Elle et l'enfante aux perles, l'île même n'a pas changé, les montagnes bleues ou rouges estampées à la gomme de brume de chaleur, les sentiers pulvérulents dans les sous-bois, le maquis en feu, les ruisseaux, les pierres faisant des murs, le tintement des bandes de bêtes, l'agitation molle et violente des villages, la mer et le ciel immenses accouplés lentement.

Si ce n'est moi.

C'est bien moi qui ne suis plus le même et qui erre à sa surface, étranger, amnésique volontaire. Je dois être drôle et heureux ! Je dois vivre ! Je dois repartir, passer la mer, jeter le mauvais œil par-dessus bord, et filer, filer vers l'automne, l'hiver, mon Noël de résurrection.

Il fut un temps où je parcourais le maquis, du moins en ses sentiers tracés, jour et nuit, par tous les météores, à l'affût des sons, des sources, du vent, des orages, des oiseaux, grenouilles et grillons, que j'enregistrais sans répit sur le petit magnétophone portable qui me rappelait le transistor *Visseaux* de Mère. Je réécoutais mes enregistrements pendant mon année universitaire continentale, tout heureux et douloureux simultanément, d'autant plus que j'ouvrais en ces occasions les petits sacs que j'avais remplis des herbes insulaires parfumées et qui me restituaient alors mes fragrances estivales emprisonnées qui, enfin libérées, cherraient la bobinette de mon cœur, et nous chavirait, les sentiers et moi, de l'autre côté de la mer.

Un vieux marin de la SNCM m'interpella un jour de traversée en affirmant qu'il nous avait aperçus, mes sentiers échevelés et moi-même, survoler le bateau en direction de l'île, une nuit de décembre.

L'an dernier, ma ballade avec ma Belle éternelle dans nos chemins apprivoisés m'a émerveillé. Un plaisir simple, direct, élémentaire, en phase, de tout le corps et de toute l'âme – un atout cœur au poker menteur de la vie – un baume apaisant. Nos pas, nos rythmes, nos trébuchements, étaient là, parmi les vieux châtaigniers et la source captée au parfum de menthe et les cols de pays miniatures. Non pas qu'ils nous aient attendus, mais ils étaient restés ainsi que toutes choses au monde qui n'attendent rien. Tant de temps a passé, mais pas sur ce sentier, et j'ai pensé quelquefois revoir celui que j'étais ou celui que j'aurais pu devenir, entre les ombres et la lumière d'hier et d'aujourd'hui. Nous nous sommes arrêtés au *Chjosiu di Lusiu* qui, si longtemps, fut ma



légende dorée aimée, mon paradis microcosmique, nous promettant d'aller jusqu'au *Col de Sarsoghju* le lendemain, avant de reprendre le sentier en sens inverse.

Bien sûr, au retour, il y eut la chèvre aux pattes arrière impotentes – et toute la misère nous est tombée dessus.

Je commence à avoir mal au départ de l'île comme avant, quand je laissais à ma seule intention de petits mots sur des bouts de papier dans quelque cachette ou que j'écrivais la date sur un bouchon de bouteille de Faustine que je dissimulai dans une fissure de mur à ma destination pour mon retour l'été suivant.

Ce soir, je me glisserai dans les vieux draps, écoutant l'orage, les éclairs et la pluie se déchaîner, cependant que les grenouilles entonneront leur hymne au mois d'août : « *Di tutti i tribulatti unica speme.* » Les cuisses seront plus souples, les sexes parfumés de menthe, les bouches goulues de friandises enfin écloses. Et quand je coulerai doucement dans son ventre, dans l'assaut conjoint de nos reins en feu, la Lune passera sa main d'argent, dessus dessous, mes bourses, pour l'onction de *l'Assomption*. L'Île entière aura un hoquet d'orage avant de retomber dans le silence de la nuit d'après pluie – enlace-la !

Puis ce sera la descente de nuit vers le bateau.

Demain à la même heure je serai chez nous, chez moi, dans notre chambre, ma chambre, de l'autre côté de la mer. Aussi bien je pourrais être à l'autre bout du monde. Jouant de mon interrogation sur cette ubiquité proche de la vitesse du temps, m'étonnant de la quasi-instantanéité du tunnel mettant en liaison ces deux lieux du monde comme jamais dans l'histoire humaine, de ce tore reliant tout à tout. Et je ne comprends pas comment cette simultanée annule la perception du bonheur et du malheur du passage du temps, empêche de retenir l'unicité de chacun de ces lieux et moments, mélange le tout dans un maelström technologique sans vraiment de rapport avec une humanité profonde, sans respect pour un cœur de chair attaché aux lieux chéris ou simplement habités, sans souci de notre âme de sang et de sens dont le seul bonheur est la dégustation d'un lieu et d'un temps uniques et dressés au sommet de notre douleur – armé de l'acidité douce et violente que seule procurent la glace à la nepeta.



Le bateau craque et gémit sur la mer qui s'est un peu levée, a un peu grossi. Il cherche le fond de la mer du bout de ses orteils mais c'est encore trop tôt. Il ne touchera le sable que lorsqu'on nous fera libérer les cabines pour que le ménage soit fait pour les prochains occupants. Déjà nous n'existons plus. Cabines 2011 Pont 6. Déjà d'autres amants nous succèdent. Dans ce mouvement perpétuel de l'été, ce sont les amants qui meurent. Cela fait une trainée de cadavres estivaux accouplés derrière chaque ferry. Ce soir, nous ferons l'amour dans notre lit terrestre, notre lit terrien. À pleines mains, pleine bouche, plein sexe. À *Vivario*, les camions font trembler le monde. Les habitants ont décidé que, décidément non, ça ne tremble pas. J'écrirai aux bergers demain. Ah oui, en chargeant la voiture à 5 h 30, j'ai vu ma seule étoile filante de l'été. Mon vœu maigre est de pouvoir en voir d'autres le prochain été.

On doit s'en aller avec des paysages, des photos, des amis, sous les bras, dans les mains, comme de grands papiers qu'on essaie de maintenir tous ensemble tout en tentant de continuer d'avancer, et qui nous tombent des mains, en pleurant, en riant, parfois en se moquant gentiment de nous, et qui ont simplement envie de continuer à nous aimer comme nous les aimons, mais nous ne pouvons pas porter tout cela ensemble plus longtemps, et ils nous tombent des mains. Mais alors, on n'avance pas mieux, ni davantage, parce qu'on s'aperçoit que c'était eux qui nous permettaient d'avancer, cette collection, ce tas, cette cueillette. Cette vie. Alors ce sont les mains qui nous tombent des bras, les bras qui nous tombent du corps. L'amour qui nous tombe du cœur.

Je suis appuyé au bastingage. Le ciel bleu au-dessus, sans un nuage, la mer bleue au-dessous avec sa traine d'écume. Les hélices broient l'eau. Je n'ai plus qu'à monter sur la barrière. Sauter, est-ce monter dans le ciel ou descendre dans l'eau ? Il n'y a que du bleu. J'ai atteint l'étang noir qui dort et guette au fond de nous, faisant remonter à la surface nos croyances primitives, nos peurs, explosant à la surface ainsi que de petites images – nous venons de cet étang, de ce fond, de ces bulles, nous vivons à sa surface et nous y mourons quand explosent les bulles à travers les frondaisons. Pas besoin de porche, d'ogive, de puits, de palais aux dix mille ouvertures, tout est là, nous sommes tous là, déjà morts et pas encore morts, et les plus malheureux, ceux qui guettent anxieux dans l'instant présent où tout le passé se ramasse pour bondir et l'avenir, tout



l'avenir va nous sauter dessus pour nous dévorer, nous anéantir. Une fois le cul sur le montant le plus élevé de la barrière je n'ai plus qu'à vider mes poumons et compter jusqu'à dix, puis sauter et descendre le plus profond possible, pour avaler l'eau au lieu de l'air, toute l'eau toute. Si avant dix, la porte qui donne sur le pont s'ouvre, si quelqu'un apparaît, je prendrai cela pour un signe, je renoncerai, je repartirai à vivre.

Je pose la maigre bible du *Couvent de Centuri* avec son poème enluminé comme un petit tout petit *Cantique des Cantiques*. Je pose le holster avec le Glock dessus comme une petite toute petite *Apocalypse*.

Empilement de palettes, de vieux sommiers, de ferrailles, de cadavres de bêtes, vieux bois moisi pour l'hiver infini, d'une terre brûlée qui fume de poussière. Si, l'Histoire a une fin, elle s'arrête aujourd'hui et ici. Cela importe finalement peu dans la caverne d'Ali Baba de nos illusions et de nos croyances, comparé à la volonté décisive de suspendre le temps dans la seconde photographique où, déjà passé, le présent glissant entre nos doigts s'est enfui et nous tue de sa flèche d'or, faisant de chacun de nous un hérisson pressé malgré lui roulant vers sa fosse.

Le buveur, le libidineux, l'assassin, l'écrivain, tous recherchent l'instant d'or arrêté à la pointe de leur désir, le verre, le sexe, l'encre, ils savent qu'il leur faudra répéter et répéter et répéter, indéfiniment – mais non : pas indéfiniment ! – leur geste, car seul le rituel de la répétition peut toucher, fut-ce infinitésimalement, le cœur battant du temps, tendant l'arc bandé de leurs rides pour qu'à la fin, du verre, du sexe, du crime, de l'encre, il ne demeure que la poussière du désir, répandant son or doux et terrible sur les choses, les êtres, le monde, et qu'au-delà de tout, continue le temps, à danser, danser, danser.

Il saute.

La porte s'ouvre. Une femme tenant par la main une petite fille dont le vent fait cliqueter les perles multicolores dans les cheveux, pousse la porte de la cursive et sort sur le pont.